

UNIVERSITÉ LYON 2

LE DISCOURS DU JOURNAL

Contribution à l'étude des formes
de la presse quotidienne

Thèse de Doctorat d'État

Présentée par Jean-François TETU

sous la direction de M. le Professeur R. BELLET

TABLE DES MATIERES

Introduction	p. 4
<u>Première Partie :</u>	
<u>LA DISPOSITION DU JOURNAL</u>	p. 35
<u>Avant propos : les formats</u>	p. 36
<u>Chapitre I : Points de repère</u>	p. 45
1. De <u>La Gazette</u> au <u>Moniteur</u>	
- La Gazette	p. 46
- le premier quotidien	p. 49
- les apports de la Révolution	p. 52
- la place du Moniteur	p. 56
2. De <u>La Presse</u> au <u>Matin</u>	
- le début du XIXe siècle	p. 60
- la <u>Presse</u>	p. 63
- Février 1848 et le 2 Décembre	p. 66
- petits et grands formats	p. 70
3. Le début du XXe siècle	
- modifications de la matière journalistique	p. 78
- l'entre deux guerres	p. 85
- les nouveaux contenus rédactionnels	p. 87
. le reportage	p. 87
. le renouveau du fait divers par la photographie	p. 90
. le sport	p. 94
. le cinéma	p. 96
4. <u>Paris-Soir</u>	p. 100
<u>Chapitre II : La mise en page</u>	p. 104
1. La distribution de l'espace	

- le colonnage	p.108
- les emplacements	p.112
2. Les "variables visuelles"	p.117
- la surface	p.123
- la "taille"	p.136
- la combinaison "taille-valeur"	p.137
- la couleur	p.143
- le grain, la forme, l'orientation	p.148
3. Les "styles" de mise en page	p.153
<u>Chapitre III</u> : Les illustrations	p.157
1. <u>Avant la photographie</u>	
a. la caricature	p.163
b. l'apport de l' <u>Illustration</u>	p.170
c. <u>Excelsior</u>	p.173
d. un exemple : <u>Le Petit Journal</u>	p.176
2. <u>La Photographie</u>	p.196
a. la "forme" photographique	p.196
- l'analogie	p.197
- identité et exactitude	p.200
- conditions de lisibilité	p.204
b. l'objet photographié	p.206
- l'individu seul	p.206
- le duo	p.209
- le groupe	p.211
- l'objet	p.213
c. L'énonciation de la photographie	p.220
- l'évolution des objets représentés	p.220
- la ressemblance	p.224
- la morphologie du corps	p.226
d. un cas limite ; une panne d'électricité	p.232

3. Les étapes de fixation du sens	p.237
- provenance des photographies	p.237
- le code photographique	p.239
- les techniques	p.242
- la légende	p.244
- les séries	p.246

Deuxième Partie :

<u>QUI PARLE ?</u>	p.253
--------------------	-------

<u>Chapitre I : Le langage de l'agence</u>	p.262
1. <u>Ce que retient l'agence</u>	p.263
2. <u>La rédaction des dépêches</u>	p.272
a. le lexique	p.274
b. les syntagmes verbaux	p.278
c. les liaisons syntaxiques	p.280
3. <u>La hiérarchisation des dépêches</u>	p.280
4. <u>Du téléscripteur au journal</u>	p.285

<u>Chapitre II : Les titres</u>	p.288
1. <u>Le titre : fragment ou totalité</u>	p.289
2. <u>Le "savoir" dans le titre</u>	p.296
a. un contenu sémantique nouveau	p.297
b. informativité et cohérence	p.298
c. le "nouveau" et le "déjà-connu"	p.299
d. l'information et la différence	p.301
3. <u>L'organisation spatiale des titres</u>	p.302
a. La mise en rubrique	p.302
b. titre et sur-titre	p.304
4. <u>Rhétorique du titre</u>	p.307
a. structures logiques et structures syntaxiques	p.307
b. la transformation passive	p.309
c. la présupposition	p.314
d. nominalisation et énoncés nominaux	p.321
e. l'anaphore	p.323
f. l'implicite	p.325

g. articles définis et indéfinis	p.327
h. interrogations	p.328
i. titres à deux points	p.330
5. <u>L'énonciation du titre</u>	p.332

Chapitre III : Marques et traces du journaliste p.335

1. <u>Questions préalables</u>	p.336
a. la signature	p.337
b. Correspondants et envoyés spéciaux	p.350
c. tribunes libres	p.352
2. <u>L'identification de la séquence rapportée</u>	p.356
3. <u>Les modes d'intervention du journaliste</u>	p.364
a. la sélection des informations	p.364
b. les interventions "affectives"	p.370
c. les interventions analytiques	p.372
d. les évaluations	p.376
4. <u>Faire savoir</u>	p.382

Troisième Partie :

QU'EST-CE QU'UNE INFORMATION ? p.393

Chapitre I : De l'événement aux "affaires" p.394

1. <u>L'événement de l'Ancien Régime</u>	p.403
a. le Te Deum, indice de l'événement	p.403
b. les gazettes	p.406
2. <u>La naissance de l'événement moderne</u>	p.414
3. <u>Evénement, presse et opinion</u>	p.420
a. Hiroshima : les catégories préexistantes	p.420
b. Liévin : la suspension du jugement	p.425
c. Troyes : individu et institution	p.427
d. Affaire Boulin : presse et événement	p.430
4. <u>La volonté de savoir</u>	p.434

<u>Chapitre II : Le fait divers</u>	p.439
1. <u>La fascination de l'accident</u>	p.445
2. <u>Le fait divers : classable ou inclassable</u>	p.446
3. <u>Le fait divers : une information complète</u>	p.455
4. <u>Le fait divers : une corrélation aberrante</u>	p.457
5. <u>La contestation de l'ordre social</u>	p.466
6. <u>Le fait divers : un récit poétique</u>	p.473

<u>Chapitre III : La mise en récit</u>	
(le procès de Bobigny)	p.485
1. <u>Le personnage central</u>	p.496
- prédésignation conventionnelle :	
le nom	p.496
- qualification différentielle	p.498
- distribution différentielle	p.499
- autonomie différentielle	p.500
-fonctionnalité différentielle	p.500
- contextes sémantiques essentiels	p.502
2. <u>Les personnages adjuvants : la compétence</u>	p.505
- la mère	p.505
- l'avorteuse	p.507
- l'avocat	p.508
- les relais	p.509
3. <u>Les opposants</u>	p.512
- l'amant	p.512
- police, justice, société	p.514
4. <u>La loi de 1920</u>	p.517
- la loi : comment relaxer un coupable(1)	p.518
- la presse : (2)	p.520
- le discours de la presse est-il un discours répressif	p.523
- le discours féministe	p.525
- les différences entre les journaux	p.529
- le conflit insoluble et l'impossibilité d'un récit	p.530

- ordre moral ou progrès légal	p.532
<u>Chapitre IV : Faire savoir ou faire croire</u>	p.540
1. <u>Le Réalisme</u>	p.541
a. Les procédés d'authentification	p.549
- la redondance	p.549
- in media res	p.550
- le retard du sens	p.552
- la temporalité	p.554
- le réalisme biographique	p.554
- histoires parallèles	p.557
- thèmes et témoins	p.558
b. La description	p.559
- la transmission du savoir	p.560
- fonctions, qualifications, lexique	p.564
- description et récit	p.566
- la description et son objet	p.569
- fonction de la description	p.570
2. <u>L'argumentation</u>	p.574
a. le vraisemblable	p.574
b. l'autorité de l'autre	p.583
3. <u>Stratégie d'un éditorial</u>	p.598
- le programme de l'éditorial	p.600
- dimensions pragmatiques et cognitives	p.601
- manipulation	p.603
- 1° définition du journal	p.604
- 1° sous programme	p.606
- l'énonciateur	p.609
- 2° sous programme	p.611
- 2° définition du journal	p.613
- le vouloir du sujet	p.614
- du faire savoir au faire croire	p.616
- la situation contractuelle	p.619

<u>Conclusion</u>	p.623
<u>Annexes</u>	p.645
<u>Index des journaux cités</u>	p.686
<u>Index des auteurs cités</u>	p.693
<u>Bibliographie</u>	p.698
<u>Table des matières</u>	p.741

CONCLUSION

A l' "Etat-spectacle" correspond une information spectaculaire ou spéculaire : il s'agit moins pour le journal de dire que de montrer, de faire savoir que de faire voir. L'information est en effet donnée à voir d'une triple manière : dans l'organisation matérielle du journal, dont la mise en page donne une conscience spectatorielle, topologique, et non simplement logique de l'actualité ; dans la dilution de l'énonciation au profit des acteurs de l'actualité, des témoins, ou des experts, à la fois source et autorité du discours ; dans l'organisation narrative du propos, qui fonde, à la fois sur les propriétés de l'énoncé narratif et sur les artifices réalistes, ce qui est sans doute moins l'illusion de reproduire la réalité qu'une véritable production symbolique du réel. C'est pourquoi peut-être l'entrecroisement des voix, l' "autorité polyphonique" dont nous parlions, qui appartient à l'ensemble des procédures de mise en récit réaliste, est aussi ce par quoi d'abord le journal "fait croire". Et ce qu'il fait croire, n'est pas, contrairement à ce qu'il prétend, la réalité de faits qu'il se contenterait de transmettre, mais un "réel" nouveau, produit par ce discours, où les propos du Général Sharon et ceux de Y. Arafat sont inscrits sur des colonnes juxtaposées, alors que le second, enfermé dans Beyrouth, est séparé du premier par une frontière infranchissable de fer et de feu.

L'éditorial, par quoi nous achevions ce parcours, le montre plus que toute autre partie du journal puisque son rôle est d'informer à la fois sur le monde et sur la façon dont il faut le percevoir.

Le journal "construit l'événement" comme dit E.Véron, il opère une "saisie sémio-logique" de l'événement (1) ou, plus simplement, de l' "actualité". L'éditorial l'indique clairement en ce qu'il est d'abord un "méta-discours" ; il ne parle jamais "de soi", quoi qu'il semble, mais seulement d'un autre discours, de l'ensemble des discours de l'actualité. L'éditorial "renvoie moins à l'événement lui-même, pris comme objet d'une série chronologique ("l'actualité") qu'à sa signification paradigmatique et à sa place dans le réseau de signes qui constituent le discours social" (2). Il est ainsi une "instance de mise en relation de l'actualité et de ce qui la transcende, et, dans la mesure où il renvoie à un "ailleurs", il fonde une "écriture" (une formalisation du réel où production textuelle et fonction référentielle se côtoient)"(3).

Depuis le début de ce siècle, la presse quotidienne a tendue à être de moins en moins une source propre de discours. Cette tendance était inscrite, sans doute, à l'origine même du journal puisque La Gazette se contentait de répercuter les échos qui lui parvenaient d'un bout de l'Europe à l'autre. Mais le combat qui oppose, jusqu'en 1881, le pouvoir et la presse "politique" reposait sur l'existence de "débats" où le journal faisait entendre "sa" voix, alors qu'actuellement, elle n'apparaît que dans le dosage ou la mise en scène de celles des autres. Cela ne signifie pas que les journaux contemporains ne font pas de "choix" politiques ou idéologiques, et nul ne peut se méprendre sur la position, sur l'échiquier politique, du Quotidien de Paris, ou du Matin de Paris, du Figaro ou du Monde ; cela signifie seulement que la forme canonique de la presse écrite n'est pas /je dis ceci/

(1)E.Véron, Construire l'événement. o.c.

(2)G.Imbert, "Stratégies discursives et non-dit dans le discours de presse. A propos de El Pais", à paraître Mélanges de la Casa de Velasquez, Madrid, oct.1982.

(3) id.

mais/ X a dit ceci/. La preuve en est que les rares interventions, dans leur journal, des directeurs successifs du Monde provoquent toujours surprise et commentaires de la part de leurs confrères, comme s'il fallait un événement d'une exceptionnelle importance pour que le directeur de ce journal prenne la parole.

Pourtant, dans cette reproduction de la parole de l'autre, et peut-être, comme nous l'indiquons, parce qu'il en est toujours ainsi dès qu'on fait parler l'autre, quelque chose de nouveau apparaît, qui est, précisément, "le" discours de la presse.

L'organisation matérielle de ce discours, la distribution des énoncés sur la page, provoque une stratification et une hiérarchisation de la lecture : c'est le premier mode et peut-être le plus radical de la persuasion dans le journal.

Le deuxième est la production des références qui conduit à examiner une dernière fois la constitution des rubriques (1). Dans Le Monde, par exemple, la matière rédactionnelle est répartie en 9 rubriques (2), à quoi il faut ajouter les cinq suppléments hebdomadaires, les suppléments exceptionnels liés à l'actualité (TGV, SICOB, etc..), les suppléments régionaux qui ont une périodicité variable et le supplément "Un seul Monde". Mais ces rubriques, et ces suppléments, n'ont pas la même fonction : un certain nombre d'entre elles (Sport, Equipement, Régions) est susceptible

(1) cf. J.F. Têtu. "L'organisation des rubriques dans le journal Le Monde". Communication au Congrès Mondial de l'Association Internationale de Sociologie, Mexico, Août 1982.

(2) Idées, Etranger, Politique, Société, Culture, Sport, Equipement, Régions, Economie.

d'apparaître, soit comme rubrique, soit comme sous-rubrique ; les suppléments hebdomadaires sont "thématiques", comme certains suppléments "exceptionnels" alors que d'autres suppléments sont "événementiels" (SICOB), mais ont la même forme ; ces mêmes suppléments hebdomadaires redoublent l'articulation des contenus qu'on trouve dans les rubriques, mais, tantôt ils les concurrencent au point de les faire disparaître (le supplément sur les Arts et Spectacles fait disparaître parfois la rubrique "Culture" du même jour), tantôt ils les redoublent (le supplément Economie n'altère jamais la taille ni les contenus de la rubrique qui a le même nom)(1).

Ainsi, le journal ne possède qu'une unité apparente ; son ossature est constituée par les rubriques régulières, mais on voit, dans l'oscillation qui fait apparaître le sport par exemple, ou l'équipement, tantôt comme une rubrique, tantôt comme une sous-rubrique, que la liste n'en est pas définitivement close et qu'on pourrait la voir s'accroître sans qu'on puisse à priori en fixer le terme ; d'une certaine façon, chacune des sous-rubriques est susceptible de devenir une rubrique à part entière, et apparemment, seul le volume du journal interdit leur extension continue. Il y a déjà longtemps qu'un lecteur "normal" ne peut plus lire l'intégralité du Monde ; son volume paraît actuellement n'être limité que par le coût de l'augmentation du nombre de pages, ou, plus exactement,

(1) Voir planches en annexe pour la présentation typographique des rubriques et des sous-rubriques, et les pourcentages des rubriques et des suppléments.

par le rapport entre ce coût supplémentaire et le bénéfice que le journal pourrait tirer de son extension.

Les suppléments réguliers ne correspondent pas exactement aux rubriques, même s'ils s'en rapprochent : leurs délimitations ne sont pas superposables et, là encore, on pourrait imaginer leur extension ; ils sont un autre découpage du "réel", distinct et indépendant du premier. Quant aux suppléments occasionnels, aux dossiers ...etc., ils ne répondent pas non plus à une norme limitative et peuvent, a priori, se développer indéfiniment. Le seul point commun de tous ces ensembles (rubriques ou suppléments) est que chacun construit ou reconstruit une partie du "réel" et qu'il suffit de produire un nouveau découpage pour produire une nouvelle rubrique ou un nouveau supplément.

Alors même que l'organisation typographique fait apparaître ce journal comme extrêmement stable, les rapports entre les rubriques et les sous-rubriques (défense, social, sports par exemple) sont extrêmement instables (1).

On peut donc considérer que la mise en rubrique et la hiérarchie qui l'accompagne ne vise qu'un effet d'organisation du "réel". En dehors de la composition de la rubrique "Etranger" qui correspond à une classification géographique usuelle, la répartition des informations partout ailleurs répond à une classification dont rien ne fonde la stabilité : sa cohérence ne provient que de l'effet de classement ainsi produit. Le classement répond à une volonté

(1) Voir dans notre enquête "L'organisation des rubriques" (o.c.) l'inventaire des "glissements" d'une rubrique à une autre.

"normalisatrice" qui ne doit rien à une hiérarchie "naturelle" des événements rapportés. Ce ne sont que des catégories abstraites qui réorganisent les contenus donnés de l'information. Cela constitue un des modes usuels selon lesquels le journal "produit" le "réel" ; en reprenant une analyse de Baudrillard (1), on aimerait dire que la "praxis totale" dont parle Baudrillard se trouve ici scindée en une multitude de "sphères transcendantes, autonomes et abstraites" : la "Politique", la "Culture", la "Société" (à ne pas confondre avec le "Social" de l' "Economie"), le "Sport" (qui peut être aussi une partie de l' "Equipe-ment" ou de "Société"), les "Affaires", le "Tourisme", les "Loisirs" (à ne pas confondre avec le "Théâtre", le "Cinéma" ou les "Livres"), etc...

Dans la rubrique "Etranger", les informations sont réparties selon des catégories géographiques fixes, mais on y trouve aussi des sous-rubriques (Diplomatie, Relations internationales) qui ne sont pas isotopes des précédentes ; et parfois d'autres sous-rubriques, très différentes, apparaissent ("la situation en Pologne", "le conflit des îles Malouines", "la guerre du Liban") : une classification thématique, ou événementielle, surgit au cours d'un ensemble structuré géographiquement. A la forte structuration de l' "Etranger", dans Le Monde, s'oppose son absence presque totale dans la rubrique "Politique" qui apparaît ainsi comme non-structurée. Son organisation est événementielle et l'importance des parties qui la composent reflète la poussée de l'actualité. Les titres, ici, ne

(1) J. Baudrillard, La Société de consommation, o.c. p.33.

sont pas des catégories, mais le nom de ce qui, à tel moment, fait événement : "la suppression de la peine de mort" ; "la nationalisation des banques" ; "la conférence de presse du Président de la République". C'est l'événement qui fait catégorie, ce qui implique toute une stratégie mémorielle. Si nul cadre externe ne permet de situer l'information, c'est que l'information est son propre cadre. D'où le constant recours aux anaphores (article défini, par exemple) et la multiplicité des nominalisations ou des énoncés nominaux : l'anaphore donne la mémoire de l'événement, et en constitue alors le cadre : et la nominalisation fournit l'abstraction nécessaire à la perception d'une catégorie.

La rubrique "Société" présente encore un autre mode d'organisation : ce n'est plus une répartition fixe comme dans "Etranger", ni une organisation événementielle comme dans "Politique", mais une organisation "thématique" : religion, médecine, éducation, sciences, défense, justice, police etc... où les nominations sont fluctuantes ("armées" et "défense" par exemple) et où apparaissent souvent des rubriques ad hoc. La même remarque s'impose pour la rubrique "culture", où l'hétérogénéité des nominations présente une plus grande évidence encore (1). Mais le plus intéressant est sans doute que ce foisonnement un peu désordonné rend sensible le rapport entre le journal et le mouvement d'une société. S'y trouvent en effet réunies les formes culturelles traditionnellement reconnues (Musique, Théâtre, Littérature) dont l'existence est assurée

(1) Cinéma, Musique, Théâtre, Variétés, Jazz, Lettres, Presse, Formes, Notes, Photo, Action culturelle, Danse, Rock, Petites Nouvelles, Expositions, par ordre de fréquence décroissante dans notre enquête, o.c.

par l'institution sociale (on enseigne tout cela à l'école) et d'autres qui, peu à peu, s'imposent à la reconnaissance parce qu'elles sont un phénomène social repérable (la Photo). La fonction "normalisatrice" de la presse y apparaît assez clairement dans l'opposition entre ce que Le Monde insère dans les pages "Culture", ce qu'il publie dans le supplément "Loisirs et Tourisme" et ce que, depuis quelques années, il réserve au Monde Dimanche : la gastronomie a conquis une place stable dans le supplément "Loisirs", à côté de la philatélie et des jeux ; le bricolage, le jardinage et l'artisanat sont réservés au Monde Dimanche. Nous ne pouvons sur ce point que renvoyer aux analyses de P. Bourdieu : "Toute connaissance du monde social est un acte de construction mettant en oeuvre des schèmes de pensée et d'expression (...). Entre les conditions d'existence et les pratiques ou les représentations s'interpose l'activité structurante des agents qui, loin de réagir mécaniquement à des stimulations mécaniques, répondent aux appels ou aux menaces d'un monde dont ils ont eux-mêmes contribué à produire le sens".(1) Le journal est un de ces principaux agents : il organise la représentation que la société se fait de ce qui, dans sa pratique, est "culture", "loisir" ou autre chose, parce que c'est lui qui le nomme ainsi. Les autres rubriques et les suppléments ne font que confirmer ce qu'on a vu ici.

La lecture du Monde fait apparaître une double organisation ; à la succession linéaire, "horizontale", comme dit M. Mouillaud, des titres des rubriques, se combine l'organisation "verticale" de

(1)P. Bourdieu, La Distinction, Ed. de Minuit, Paris, 1979, pp.544-545.

l'espace rédactionnel ; l'ordre d'apparition des informations s'y trouve toujours explicité. Ce dispositif (classement des informations, hiérarchisation des sous-rubriques, et cloisonnement des rubriques) apparaît comme extrêmement rigoureux alors même qu'on constate des glissements incessants : l' "Équipement" peut être une sous-rubrique de "Régions" ou inversement et les deux peuvent être l'égal d' "Économie" ou lui être subordonnés.

Cette organisation pose donc une question importante sur la nature de ce qu'on appelle information. Pour l'ensemble des médias français, écrits ou radiotélévisés, Le Monde fonctionne comme une "référence" : l'information publiée dans Le Monde, est ainsi, d'une certaine façon un modèle de l'information. Or ce qui caractérise Le Monde semble être un conflit relatif entre l'organisation événementielle et l'organisation thématique. Seule, la "Politique" paraît vraiment dominée par l'événement, ou paraît dire l'événement. Partout ailleurs, l'organisation thématique l'emporte, même à la "une", car si la "une" ne contient pas d'indication de rubrique, le lecteur est tout de même assuré de trouver, conformément à la stabilité de la maquette, le bulletin de l'étranger en première colonne, le "point" sur la politique intérieure en 6e colonne, etc... De façon générale, la stratégie du Monde consiste à intégrer la pointe d'un événement, exprimée par le titre, dans une problématique existante (justice, transports, etc...)

En d'autres termes, le journal donne une représentation du monde où le réel est produit par l'ordre même de l'information. Si bien que le contenu de l'information ne peut pas être, par exemple, ce qui, dans la "réalité", pourrait apparaître comme les

conditions de production de ce qui arrive. Le mode d'organisation du journal, imposant a priori un cadre pour la perception de tout ce qui arrive, produit ainsi un " effet de réel " : il indique, explicitement, pour chaque information, la référence qui le constitue comme information. C'est très exactement ce que nous désignons ici par "effet de réel" : le journal ne tente pas de produire ou de manifester une signification, mais une référence : il relie, d'emblée, l'information et la référence. Ce n'est pas par hasard si Le Monde apparaît justement comme un journal de "référence" : dans son organisation même, il montre qu'il ne fait que ré-activer sans cesse des classes d'événements qui en sont la référence ultime.

La presse "populaire" sans doute, fonctionne très différemment : à la multiplication des rubriques s'oppose leur raréfaction. Dans la presse régionale, la structure du journal repose généralement sur une bi-partition élémentaire entre les "informations générales" et la "région". Mais on aurait tort de penser que la disparition des rubriques fortement articulées s'accompagne d'une mise en valeur de la signification : lorsque la rubrique disparaît, et avec elle l'indication de la référence, ce n'est pas la signification qui l'emporte, mais l' "événement", et encore l' "effet de réel", mais sous une autre forme. Le discours direct, par exemple, renvoie alors à la personne même des tiers interviewés ; la photographie fait semblant de rapporter la réalité sans médiation et sans construction ; bref le lecteur est renvoyé, non à la référence des classes d'événements, mais à la référence brute, impensée, du fait singulier : c'est la singularité qui fait alors référence ; c'est l'autre forme, opposée dans la presse, de l'effet de réel. Car l'information ne paraît pas avoir d'autre but que cela : produire l'effet que cela est. Le mode

d'existence seul change, qu'on aimerait appeler "nouménal" dans le cas d'un journal comme Le Monde, et "phénoménal" dans le deuxième cas.

Ce ne saurait être seulement pour des raisons "institutionnelles" que les journaux établissent ainsi leur organisation. Bien sûr, les journalistes du Monde, sont, sans nul doute, particulièrement spécialisés, mais cette "spécialisation" ne fait que confirmer les choix "référentiels" du journal, car c'est au nom de ces références que s'élabore et se reconnaît leur spécialisation. Les glissements constants dans la hiérarchie de ces références indiquent assez que c'est l'effet de référence - et donc "l'effet de réel" - qui est visé, et non par exemple une connaissance de type scientifique, qui imposerait une hiérarchie stable, ou la signification.

Le réel, dans Le Monde, est d'ordre culturel. La répartition de ses rubriques permet de rejoindre ce qu'E.Véron concluait d'une enquête sur un fait divers dans la presse argentine où il oppose, à partir de leur organisation même, la presse "bourgeoise" et la presse "populaire" : dans les deux types de presse, l'information conduit à une "complicité", liée à un effet de "reconnaissance". Mais ce n'est pas la même complicité, ni la même reconnaissance : "dans le discours bourgeois, la "complicité" concerne un savoir qui est investi dans l'ordre des événements : l'effet de reconnaissance porte sur l'événement, qui est produit comme culture au moment même où on commence à en parler. Le discours bourgeois ne distingue pas d'un côté un certain savoir, et de l'autre des événements dont on ignore l'existence jusqu'à ce que le discours nous la signale (...) Par rapport à l'événement, le discours bourgeois produit sans médiation un eidos (...). L'économie du discours populaire est bien

différente (...) il instaure une sorte de "réel pur" : c'est l'ordre événementiel de l'actualité" (1).

Cela permet peut-être d'éclairer le très ancien débat sur l' "objectivité" de la presse. Le journaliste travaille toujours sur une écriture antérieure, avons-nous dit, c'est donc seulement par rapport à la ré-écriture qu'on peut parler d'objectivité de l'information (2). C'est le fait langagier qui fait émerger des données factuelles et c'est le travail sur le discours qui permet de rendre compte de l'effort d'objectivité. La vérification des sources, par exemple, ne prend tout son sens dans le journal qu'à partir du moment où les sources sont citées : ainsi, semble-t-il, on ne peut parler d'objectivité qu'en cherchant à rendre compte des procédures d'institution d'un "discours objectif" qui, on l'a vu (3), prend appui sur un "discours référentiel".

Les objets de la réalité ne peuvent apparaître dans le journal que comme les éléments d'un discours. De ce fait, leur sens leur est conféré par l'unité du discours qui fonctionne comme système de référence. Cette unité est tout à la fois typographique, rhétorique (articulation spécifique du journal entre les parties de l'énoncé), et stylistique. Et cette unité, à son tour, n'apparaît comme unité que par sa collocation avec d'autres unités qui sont formellement isotopes et différentes par le contenu.

(1) E.Véron, "Le Hibou", o.c.

(2) Voir Jacques Fauvet : "10000 Le Monde" in Le Monde, 25 mars 1977.

(3) Voir supra, 2e partie.

Ce n'est pas seulement parce qu'il est un "filtre" (un "gate-keeper") que le journaliste transforme le contenu de l'actualité. La forme de son discours transforme "l'information" en "normalisation", au moment même où le journal produit cette information (1). La pratique historique, politique, sociale, et culturelle, l' "expérience" en somme, est à la fois transformée et normalisée par le discours. Cela est vrai de tout discours, et c'est pour cela qu'il y a des "mythologies" dont R.Barthes a été le théoricien ; il n'y a pas de langage transitif, il n'y a que des discours "indirects" dont chacun obéit à ses lois propres. Le journal a ses lois qui font que toute information y apparaît d'abord comme pure différence : par rapport à ce qui était la veille à la même place, par rapport à ce qui était parfois dit la veille au sujet du "même" événement, par rapport à ce qui l'entoure. Et chaque information, d'une certaine façon, fait disparaître celle (ou celles) qui l'a précédée ou qui l'entoure, et par là même lui donne sens. Le journal aboutit ainsi à un paradoxe : il multiplie les effets de mémoire, comme on a vu, et il construit un lecteur amnésique parce que tout est, chaque jour et à chaque page, dans chacune des unités particulières.

La forme du journal, a encore un autre effet, par où se manifeste le même pouvoir : Begin et Arafat sont mis côte à côte, à plat, comme nous disions en commençant. Et cette coexistence montre que le pouvoir de la presse est celui d'une production "symbolique" (2) du réel.

(1) Voir M. Mouillaud. "Rhétoriques et stratégies" o.c. ; Formes et stratégies, o.c.

(2) On pourrait dire aussi une production "sémiotique" du réel : les objets du réel disparaissent au profit de l'organisation de signes de ce réel ; nous choisissons le mot de "symbole" parce que la "symbolisation" repose sur l'association (plus ou moins stable) de deux ou plusieurs unités de même niveau.

Le journal fragmente et réorganise à tous les niveaux comme on a vu. Il déconstruit ainsi les discours - qui eux-mêmes résultent d'une transformation - et il reconstruit ce qui est toujours une nouvelle unité. Or ce sont ces unités ("la guerre du Liban et les attentats de Paris". Le Monde) qui, pour l'opinion, instaurent ou instituent le "réel". (1)

- "En Afrique du Sud, les métis et les indiens participeront à la vie parlementaire" (Le Monde)
- "Coup d'Etat au Kenya" (id.)
- "Le remboursement de l'avortement sera retardé" (id.)
- "44 enfants morts sur l'autoroute : l'accident qui a fait ralentir la France" (Libération)

Chacun de ces énoncés-titres se justifie par un écart dans la situation à laquelle il se réfère. L'altération de la norme, l'écart que nous signalions dans le fait divers est quasiment le modèle de toute information : le journal ne peut désigner que la perturbation accidentelle ou la modification concertée de ce qui est institué. Si le journal donne une vision "catastrophique" du monde, vision remplie d'accidents, de guerres, de crimes et de crises, c'est parce que la transgression, la rupture, l'écart seuls font information. On pourrait ainsi dire que l'information est ce qui désigne la norme dans ce qui la nie. Et c'est aussi pour cela que le journal est un médium éminemment social : on ne peut comprendre une information sans

(1) M. Mouillaud (o.c.) remarque que la normalisation des informations dans la presse présente une analogie sensible avec le discours publicitaire : la publicité transforme l'affrontement des producteurs économiques en comparaison d'objets-signes : "l'effacement du réel des conflits dans la production du récit des conflits" (M. Mouillaud) constituerait peut-être ainsi le vrai message de l'information.

connaître la norme qui lui donne sa valeur informative. Chacun des titres que nous venons de citer présuppose un autre énoncé qui désignerait l'état "normal" des choses : la ségrégation raciale en Afrique du Sud, la stabilité politique du Kenya, la loi sur l'avortement et la situation créée par la déclaration gouvernementale du 8 mars 82, les vacances des enfants. Une norme implicite est donc sous-jacente à l'énoncé d'information; mais cette norme n'est pas "naturelle". Il suffit de qualifier les Palestiniens de "combattants" ou de "terroristes" et de nommer l'intervention israélienne "opération" ou "invasion" pour voir que la norme est produite par le discours. Cela explique aussi certaines volte-faces de la presse. La situation du Cambodge "libéré" par les Kmers rouges en est un exemple saisissant : c'est le discours qui définit, déplace et change les normes.

Les présuppositions contenues dans les titres et les rubriques tendent à montrer cela : il n'existe pas de référence hors du discours car c'est le discours qui construit sa propre référence. Mais les procédés que nous avons vus montrent que la référence, dans la presse, n'est pas le terme d'un processus de connaissance, elle s'impose d'emblée comme un effet d'évidence (1).

(1) Voir M. Mouillaud qui remarque en outre que le lecteur attend toujours le "même", c'est à dire une "différence en tant que forme" : "le "même" n'est donc pas simplement la forme à référence, constituée en invariant, c'est la différence elle-même en tant que forme" (o.c. p.272). Les journaux plus anciens étaient probablement différents : dans le journal lu, l'unité prioritaire était celle du logos du journaliste que la valeur formelle des unités actuelles a remplacée.

Dans la mesure où le journal est le lieu de la confluence d'une multitude de discours, on pourrait penser que le "social" parle dans et à travers lui, c'est bien l'illusion qu'il veut produire. Mais en fait, il se donne aussi à voir comme un discours, comme un ensemble de textes issu de trois agents d'unification : une unification chronologique d'abord, qui paraît "naturellement" fournie par l'actualité ; une unification logique, obtenue par l'ensemble des procédés de référentialisation ; une unification stylistique enfin, produite par les "genres" journalistiques et les styles particuliers à chaque journal (il existe un style Libération comme un style Le Monde).

C'est donc bien un discours, même si le journal se présente comme méta-discours (discours sur l'actualité, sur la parole du gouvernement, de l'opposition etc.) (1) : il est dans la nature du journal de tenir un discours nécessairement indirect, "médiann" : "le discours de presse serait comme une longue citation entrecoupée de narration (reportages), de dialogues (interviews), auxquels se mêlent des "voix off" (éditoriaux, tribunes libres), sans compter les effets de dramatisation (mise en page, sélection de la une), et une certaine unité actantielle (le gouvernement vs l'opposition, le terrorisme, le chômage etc.)" (2)

(1) Dans la querelle qui opposait les linguistes sur l'existence ou l'inexistence d'un "méta-discours", nous rejoignons ainsi la position de Lacan pour qui le "méta-discours" est, fatalement, d'abord discours : un sujet s'y articule à la parole de l'autre.

(2) G. Imbert. "La presse d'influence dominante et la production du réel : à propos de El Pais". Séminaire de Tolède, novembre 1981. Comité de recherches pour la Communication, la Connaissance et la Culture, à paraître.

Qui parle dans ce discours ? Nos chapitres consacrés à cette question montrent que l'énonciation s'y trouve "diluée". Cette "dilution" n'est pas neutre : quand un lecteur demande à un autre s'il a vu ce que dit "le journal" il montre en fait que la parole du journal est "mythique" au sens de R.Barthes : c'est une "parole volée".

Dès ses origines, la presse paraît avoir besoin du discours de l'autre pour se constituer : le discours du locuteur repose sur ce qui n'est pas lui. L'altérité paraît ainsi être au départ de toute information, comme elle est probablement au départ de tout savoir : c'est la situation qu'on reconnaît à l'autre qui permet de définir sa propre identité. C'est là que M. de Certeau voit le point de départ des Sciences Humaines, nous y verrions volontiers l'attitude fondatrice de la presse : "en Occident, le groupe (ou l'individu) s'autorise de ce qu'il exclut et trouve son assurance dans l'aveu qu'il tire d'un dominé (ainsi se constitue le savoir de/sur l'autre, ou science humaine)"(1).

Même quand le journal paraît se contenter de donner la parole à l'autre, il parle de et sur l'autre (il dit au moins que l'autre a dit ceci ou cela); il montre ainsi que l'opinion est cette forme là de "savoir" sur l'autre.(2).

(1)M. de Certeau. L'écriture de l'histoire, o.c.

(2) Pour G.Imbert, la presse d'influence dominante trouve là l'origine de son caractère "libéral" : elle ne possède pas par elle-même de "noyau" idéologique constitué ; elle n'est qu'un "centre" vide qui emprunte aux discours "périphériques" l'idéologie qui lui manque : "(El País) masque sa carence d'idéologie en laissant parler celle des autres, en produisant un discours qui évacue ses propres instances d'énonciation"(o.c.). D'une façon moins contradictoire qu'il ne semble, J.Vidal Beneyto voit dans la presse d'élite une sorte de ...

La signification, dans le journal, procède de la pluralité de l'énonciation : le discours du journal est conditionné par le "discours de l'autre". C'est pour cela que, dans l'instance énonciative même, apparaissent les instances de légitimation (les sources, les autorisations de parole, les expertises, etc.); Cela permet aussi de définir le rapport que construit la presse entre le "Savoir" et le "Pouvoir" : l'ensemble des procédures de normalisation fonctionne toujours comme une légitimation des structures du pouvoir, mais le savoir que brandit la presse semble avoir deux formes distinctes, dans la presse populaire et la presse d'influence dominante. Dans la presse populaire, la curiosité vient compenser le manque de pouvoir : les formes rhétoriques correspondantes sont celles qui favorisent la "monstration" (discours direct dans les titres mêmes, organisation hyperbolique du spectacle : photographie en couleur par exemple). Dans la presse d'élite (presse "bourgeoise" pour E.Véron, presse d'influence dominante pour nous), l'instauration des références produit l'image d'un savoir : les formes rhétoriques correspondantes privilégient la mise en écho, les parallélismes, le discours indirect. Mais, dans les deux cas, le "sens" de l'actualité est produit par un processus de formalisation qui est à la fois une "in-formation" (sélection, organisation et combinaison propres à chaque type de presse, et, à la limite, à chaque journal) et une "symbolisation" (mise en relation de signes qui produisent une communication d'un certain type ; c'est là qu'apparaissent les artifices "réalistes" et les modalités du "faire-croire").

... condensation des courants idéologiques dominants et explique son influence par là : "si la TV exerce une influence décisive sur les comportements quotidiens et les usages collectifs, elle a, au contraire, une influence presque nulle en ce qui concerne la fixation des contenus idéologiques. C'est aux journaux d'influence dominante qu'il appartient de créer les grands noyaux idéologiques" (Séminaire de Tolède, o.c.)

La production d'une image du savoir est probablement essentielle à la fonction sociale de ce discours, et renforce ou légitime la relation de pouvoir, comme nous disions, soit par ce qu'elle indique des relations que le lecteur est supposé comprendre (presse d'élite) soit parce qu'elle en montre les effets (presse populaire). Et la personnalisation de l'information, le rôle des "leaders" en tous genres trouve probablement ici une des sources de son développement.

Le traitement de l'événement aussi fait apparaître des différences entre les journaux à partir d'une origine commune : l'événement fait parler, disions-nous, et, en le nommant, la presse le fait exister en tant que réalité "journalique"; mais la presse d'élite paraît le constituer en lui "ajoutant" de l'information (géographique, historique etc..), alors que la presse populaire se contente de le dire, hyperboliquement. L'une crée la complicité dans le spectacle même, dans l'accumulation de signes du "vécu", alors que l'autre appelle la complicité par le commentaire, la dilution, et la présupposition, chez le lecteur, d'un savoir correspondant.

Car ce "discours de la presse" comporte des actualisations diverses qui font la variété des journaux et manifestant la différence entre certaines fonctions sociales des divers organes de presse (1):
"d'une manière générale, les mass media de tous les pays

(1) La plupart des journaux nationaux et une quantité croissante de journaux régionaux et locaux appartiennent à des "groupes" de presse qui, comme n'importe quelle industrie, produisent, pour des publics différenciés, des "hauts de gamme" et des "bas de gamme".

ont une tendance naturelle à effectuer une sorte de clichage de l'opinion publique, ce qui constitue un élément de stagnation important. Dans la réalité, le reflet des différenciations sociales et culturelles par les différents supports de l'information aboutit à des langages extrêmement différents et cette diversification n'est pas, dans sa perennité, un élément mineur du clichage que nous avons dit. Certains messages sont quasi volontairement rédigés dans un langage et d'une façon qui ne permette qu'à des élites de la comprendre. On aboutit ainsi à un monopole de l'information élaborée qui est une des bases de l'establishment. Par ailleurs, la simplification incessante dans le fond et dans la forme du langage pour les masses sous le prétexte, non totalement dépourvu de sens, que c'est le langage des masses, contribue à renforcer les bases "uni-dimensionnelles" de l'aliénation"(1).

Le développement considérable, au cours des dernières décennies de la radio et de la télévision, enfin, a conduit la presse à redéfinir ou à accentuer son rôle. Nous signalions plus haut que l'événement de presse comporte une spécificité marquée par rapport aux autres médias : ses principaux traits étaient acquis dès la fin du siècle dernier (affaire Dreyfus) et n'ont pas vraiment changé, sauf sur un point : c'est que l'information de base est fournie par la radio et la télévision avant la presse écrite si bien qu'elle est, par nécessité, conduite à privilégier les "views"

(1) Marc Paillet. "Le journaliste et ses langages", in Cause Commune n°5, février 1973.

plutôt que les "news", comme on le répète depuis dix ans (1). Mais cela n'est pas fondamentalement nouveau puisque la "polyphonie" est une des propriétés intrinsèques de l'information écrite ; et le suspens ou le jugement qui l'accompagnent sont ce qui nous semblent constituer le coeur même du "discours du journal".

(1) La concurrence de la radio et de la télévision expliquent en revanche bien davantage, outre une certaine restructuration des quotidiens (pages de plus en plus spécialisées par exemple), l'essor des hebdomadaires et la relative bonne santé des journaux régionaux, car l'audio-visuel, avant la création des radios locales, était tout à fait incapable de fournir au public ce qui fait la matière de la "locale". Et si, au cours des dix dernières années, la "locale" est ce qui, dans le journal, résiste le mieux aux difficultés économiques des entreprises de presse, c'est peut-être parce qu'elle offre, d'une façon qui paraît légitimée par la proximité du public, un raccourci souvent caricatural de ce discours.